XIV. — Les Remerciements d'un Misssionnaire du Keewatin [1].

BIEN CHERS BIENFAITEURS, PARENTS ET AMIS,

Enfin, me voici ! Que de fois j'ai voulu vous écrire, ne fût-ce qu'un mot ! Même ce minimum m'a été impossible.

Mais mon cher compagnon, le R. P. Paul PIOGET, est de retour ; et, avant de me mettre à reconstruire, je veux vous dire, au moins, que je vis toujours, que je ne vous ai pas oubliés et que je prie pour vous, tous les jours.

Notre communauté se compose maintenant de quatre membres : deux Pères et deux bons Frères. Monseigneur nous a envoyé le Frère Édouard BOUCHER, pour nous aider à nous refaire une maison.

Dans notre habitation actuelle — une cabane de sauvages, — nous sommes entassés, un peu comme des sardines en conserve. Un lit dans chaque coin, après avoir, pour ma part, couché par terre jusqu'à ces jours derniers ; j'écris sur mes genoux. Un poêle, une table, servant à tous les usages, et des caisses, de toutes formes et de toutes dimensions, remplissent tout l'espace.

Le froid n'a cessé que le 23 avril. Mais ce froid que vous redoutez a été pour nous, cette année, une aubaine

(1) Lettre (30 avril 1928) du R. P. Jean-Baptiste DUCHARME, Directeur de la Mission de la Visitation, à La Loche, Sask., lequel, en juillet dernier, a perdu, dans un incendie, sa maison avec tout ce qu'elle contenait : meubles, livres, linge, etc.

que nous avons bénie. Il nous a permis d'aller chercher, à Cheecham, les précieuses caisses que vos mains pieuses ont remplies de tant de si bonnes et belles choses.

Inutile de vous dire combien je suis heureux de revoir mon cher P. PIOGET, après huit mois de séparation. Pendant ce temps, je n'ai vu de confrère prêtre qu'une fois, en octobre dernier. Je commençais à m'encrasser. Heureusement que de bonnes âmes prient pour moi. Que le Bon DIEU le leur rende !

Mais, par exemple, une chose qui m'a été impossible, ç'a été de m'ennuyer : pas une minute pour la rêverie ou la divagation ! Rien que dans les courses que j'ai dû faire, j'ai trouvé un puissant préservatif.

Voici un bilan assez exact de mon hiver : vingt-deux voyages qui m'ont fait courir 1.355 milles — à pied, en traîne à chiens ou en traîneau à chevaux, — les uns difficiles, les autres moins difficiles, mais toujours avec assez de misère pour gagner quelque chose pour le ciel, en quoi il y a toujours la petite part pour les amis.

Je me rappelle qu'à la fin d'octobre je fus appelé auprès d'un vieux Montagnais, au Lac du Poisson Blanc. Il fallait traverser notre Lac de La Loche, qui était en train de se geler, dans les baies et les détroits. Je partis donc, avec mes chiens, sur les *bordages*, — glace qui se forme aux premiers froids, près des rives. A quelques milles, ce fut le tour du canot, la glace faisant défaut. Puis, la tempête nous força de mettre pied à terre, — après quoi, le véhicule du père Adam s'imposa pour une bonne distance. Enfin, un brave homme nous mit à même de continuer avec sa traîne à chiens... Au retour, on traversa le lac sur la glace, entre une pointe de terre et la terre ferme. C'était la nuit. Les reflets de la lune nous montraient des mares d'eau, à droite et à gauche. Convenez que la Sainte Vierge a soin de ses Oblats.

Tel est le type ordinaire de nos voyages. Il y en a de plus durs, et il y en a de plus faciles.

Je suis allé, deux fois, à Cheecham : 360 milles, aller et retour.

La première fois, c'était pour quérir les planches

nécessaires à la future maison. Le vieux Charlot, par deux fois, fit culbuter ma charge. Ne gagnant rien — faisant rire de lui, au contraire, — il me laissa la paix.

La deuxième fois, je partis, le lundi de Pâques, avec les chevaux de la Mission. J'en engageai d'autres, en cours de route. Dès le premier jour, deux de ces bêtes furent à bout de force, bien qu'elles n'eussent à tirer que leur traîneau sans charge. Je dus laisser une de ces voitures à la Rivière Pembina... Au retour, cela alla mieux, car le froid maintenait les chemins de neige. A une journée de la Mission, deux traîneaux retournèrent et trois autres remirent à plus tard de continuer leur voyage. Je rentrai donc seul. Mais, depuis lors, tous mes voituriers ont fini par arriver, chacun avec sa charge au complet.

Comme tout, en ce bas monde, ne peut aller sur des roulettes parfaitement rondes, il est arrivé que, les caisses ayant été mises sur des wagons de chemin de fer différents, quelques-unes ne se sont pas trouvées présentes à l'appel. Toutes celles que le cher P. Pioget a apportées de sa chère France sont en panne, à Edmonton. Il faut se résigner et attendre l'automne pour les voir. Pourvu que trop de souris n'y établissent pas leur domicile !...

J'avais résolu de vous écrire longuement et même mis la main à l'œuvre. Mais j'ai dû laisser la plume pour la hache, car la saison avançait. Il fallait, sur les chemins de neige, sortir de la forêt le bois nécessaire à la charpente de notre future maison. Maintenant, après avoir manié la hache, manœuvré des pièces de bois vert et pesant, j'ai les doigts raides, les reins malades et la tête... à toute autre chose qu'à écrire, quoi que le cœur en dise, même à de chers amis et généreux bienfaiteurs.

Je les prie donc d'agréer cette pauvre épître, telle qu'elle est. J'ajoute que, le courrier étant à la veille d'arriver, je vais bien être dans la nécessité d'écrire environ cinquante lettres — particulières ou d'affaires.

En terminant, je remercie, du fond du cœur, tous ceux

qui se sont intéressés à ma pauvre Mission, si éprouvée. Grâces à eux, nous allons être à même de nous remonter une résidence convenable ; et la Mission, relativement ancienne déjà, de la Visitation du Portage la Loche va continuer son œuvre. Nous n'avons jamais pensé, d'ailleurs, qu'il pût en être autrement. Ne connaissions-nous pas la générosité des amis des Missions et des Missionnaires ?

Tous les jours, Missionnaires et fidèles, nous prions pour nos bienfaiteurs. Le Jour de Pâques de cette année, j'ai exposé longuement à mes Indiens ce qu'ils doivent à ces amis de leurs âmes et leur ai expliqué les moyens de s'acquitter de leur dette de reconnaissance. Je suis certain d'avoir été compris. Vous pouvez donc, chers amis et bienfaiteurs, compter sur la reconnaissance et les prières des Indiens de la Loche et de leurs Missionnaires.

Du haut du ciel, notre Divin Sauveur, sa Sainte Mère, la bonne petite Patronne des Missionnaires et nos saints devanciers entendront nos prières. Ne connaissent-ils pas vos œuvres, d'ailleurs ?

Veuillez, enfin, agréer l'expression de la reconnaissance du pauvre sauvageon que je suis :

Jean DUCHARME, *O. M. I.*